
"J crois que dehors c'est le printemps" part d'un fait divers italien, et universel, sordide, traité avec une incroyable élégance de narration. Une mère de 2 jumelles divorce et son ex-mari, psycho-rigide borné, se suicide après avoir fait disparaitre leurs filles... sans laisser de trace, rendant tout douloureusement impossible. Vagabondes crucifiées, ravées parfaits, renommée à l'automne, et non héroïde, utilisent des enfants innocents pour marquer à mort ses compagne qui a cassé de l'âme. Comment résister à cet "attentat" et renvoyer malgré tout ? Pas de psychologie à deux sous, pas de réalisme littéraire.

La journaliste Concetta de Gregorio se raccroche au témoignage d'Irma Lucidi et Cala Sala, actrice et metteuse en scène italienne vivant en Belgique l'adaptation et le jeu en français dans une ambiance presque tchekhovienne.

Elle est d'une justesse totale dans son narration du drame, de ses prémices, de ses conséquences, en prenant un risque maximal face à des témoins, dont elle-même ne laissait pas les émotions. À l'issue du public elle prend à une calme rapide, instinct d'une demi-douzaine de spectateurs, joueurs et adultes, hommes et femmes. Elle les dispose sur 3 lieux du plateau, les "cadres" elle-même avec une petite cabine projetant parfois leur visage sur grand écran. Ils sont ses interlocuteurs, à la fois acteurs passifs et actifs représentant du public. Nos émotions, notre concentration angloise se lisent sur leur visage. Et ce n'est pas du voyeurisme, tellement la concentration sur l'essentiel est grande, face à un discours à la fois tranquille et tranchant. Aucune proposition, ce sont de vues, pas de débats. Pas l'ombre d'un catégorisation.

Une horreur intériorisée. L'émotion forte du partage actrice/spectateurs

Elle leur adresse son récit doucement, sans élever la voix. L'honneur est intériorisée. Je n'aimais pas le procédé habituel de parcours le langage du public pour en faire de faux acteurs. Ici, on me leur demandant pas d'être acteurs mais des intermédiaires. Hier, vendredi 1er décembre, ils étaient parfaits, certains jours cela peut être très dangereux. Mais le théâtre est un risque et il n'est pas, à cet instant précis, le plus drame maximal et minimal tant le texte est beau et l'interprétation juste précise. Une faible tragique émouvante, à la fin, sur la délivrance. La toile perverse ne déraille jamais l'amour, petit fleuve tranquille, à la source jamais tirée. L'amour plus fort que la mort, lieu commun, mais quelle subtile incitation !

Le metteur en scène Giorgio Barberio Corsetti joue la sobriété, transformant les témoins improvisés en portraits vivants. Intensité, subtilement éclairés par Marco Cardi, égares de la fin italienne de la Renaissance. Jamais vu un aval de hommage à la belle relation acteur-spectateur et à la qualité de l'émotion qui les unit. La beauté simple et intelligente scène renforcent en douceur cette faible qui va, par petites touches, vers une fin optimiste, à contre-courant d'une époque qui magnifie et glorifie les monstres.

Pour ceux qui hésitent encore et ont besoin de références pour se déplacer : le spectacle a été créé en Italie en septembre au Piccolo Teatro de Milan. Giorgio Barberio Corsetti est une référence internationale. Cala Sala a été à l'école de Ronconi, Grotowski, Vassilas, Costesi bien sûr et en Belgique, où elle est née, d'Alan Rickman et du groupe Flamingo. Ontimentod Good. Elle a fondé le Groupe Théâtre, avec Hervé Guerror et Annie Jean-Staerk, et est en résidence artistique aux Halles de Schaerbeek. Elle signe la traduction/direction française de l'italien, excellente, "poule" par Christophe Galland, directeur des Halles. On espère que celui-ci reprendra rapidement ce petit chef d'œuvre et que des programmateurs belges le recevront à 2 pas de nos frontières. (Malgré) le seminaire prochain, après avoir été créé en septembre au Piccolo Teatro de Milan.

Pour tout vous dire "JE CROIS QUE DEHORS C'EST LE PRINTEMPS" n'a pas besoin de toutes ces références pour être une des découvertes les plus remarquables de cette saison par une Italienne de Bruxelles.

2 exemples de la force tranquille d'un style dépouillé, d'autant plus glaçant.

Portrait de Mathias, le père infanticide psyco-rigide.

"La première fois que j'ai eu peur, la sensation d'avoir à côté de moi un petit inconnu, c'était un jour sous les portiques de Bologne. Il y avait un enfant qui m'insultait, sale et tairait. Il m'a failli frôler. Je me suis arrêtée et j'ai eu envie de pleurer. J'ai commencé à lui parler, il était tellement petit. Mathias m'a tâché par un bras, qu'exactement que tu fais, arié, viens, on s'en va. J'ai dit: c'est un enfant, regarde. Il m'a répondu et alors il y en a des millions, arié, on y va.

Mojei fai regardé droit dans les yeux et ses yeux clairs m'ont paru vides. Des yeux d'oiseau. Des pots avoués. Ça doute durant un instant. L'absence totale de composition, Tout de puissance Paralysé."

Et le final, une petite touche d'espoir sans emphase.

"C'est le point le plus d'imaginer, l'explosion sûre privé de son enfant. Chacun fait quel travail c'est de vivre avec le manque de Mitre aimé. Un état de siège. La présence de celui qui manque l'assise. Les années passent, les minutes non.

Il faut se distraire, parfois. C'est nécessaire comme le sommeil est nécessaire. Comme l'eau est nécessaire, il faut continuer inhumer du temps, mais sans s'y perdre. Ne pas vivre seulement pour eux. Il faut ôter... Je suis une mère, je le sais toujours. Sans enfant, mais mère. Pas besoin d'enfants pour être mère. Je pensais que j'avais beaucoup aimé et que je n'aimerai jamais plus. J'ai fait tort. Mais maintenant alors faire un tour, ça va ?"

"Je crois que dehors c'est le printemps" de Concetta de Gregorio, adapté et joué par Cala Sala, m.s.a de Giorgio Barberio Corsetti.